

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

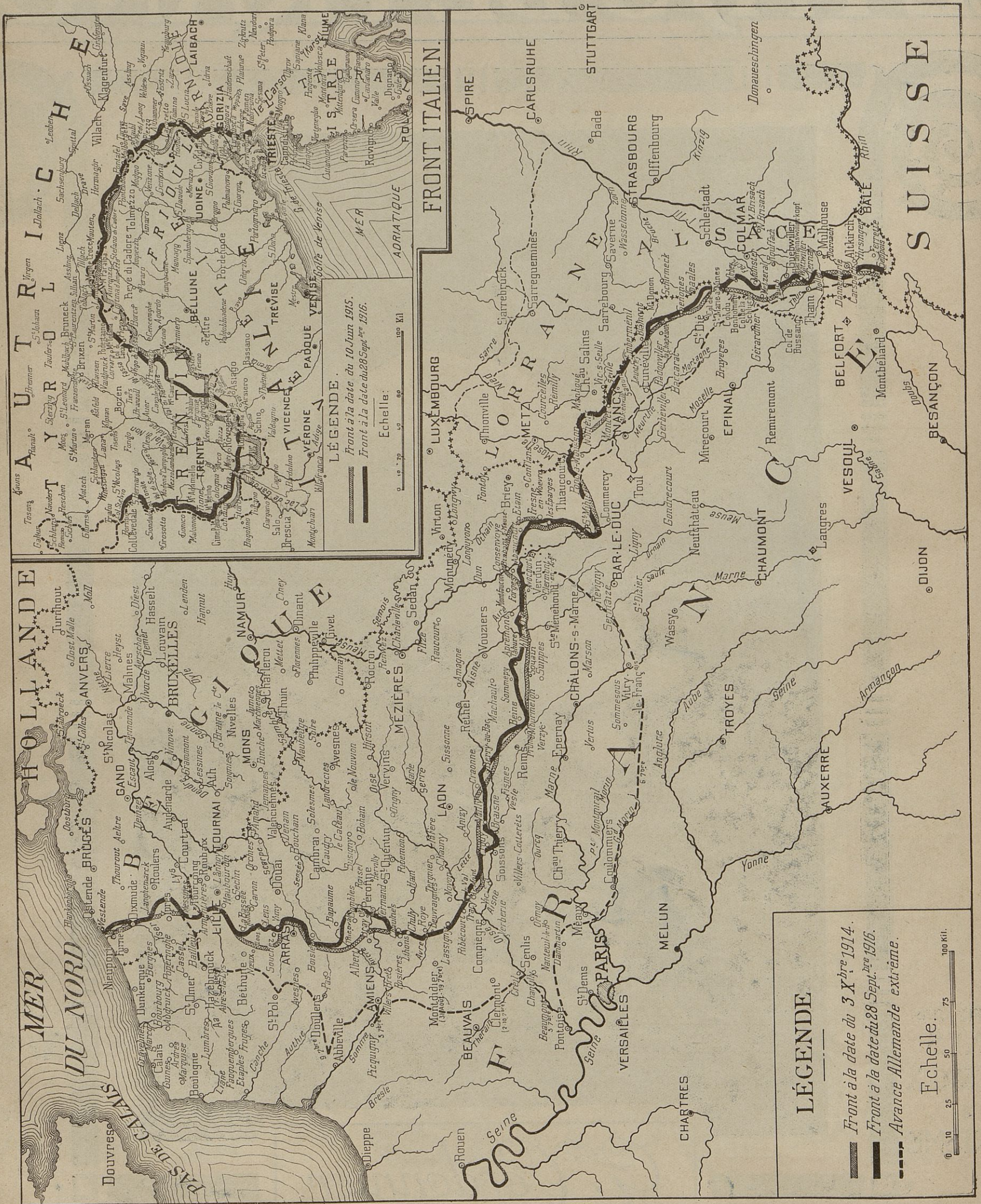
Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonni
PARIS

Gal G. Cordonnier

Abonnement pour la France 15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger...20

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

Du 21 au 28 Septembre

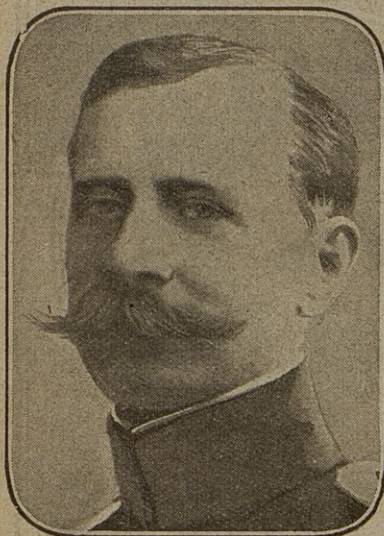
UNE magnifique victoire a couronné les efforts de l'armée britannique et de l'armée française sur la Somme ; l'éclatant succès remporté par les troupes alliées les 25 et 26 septembre a dû être reconnu par l'état-major allemand ; il a porté à plus de 60.000 le nombre de prisonniers faits depuis le commencement de l'offensive.

Le 22, les troupes britanniques enlèvent deux lignes de tranchées sur 1.600 mètres entre Flers et Martinpuich, et des prisonniers au sud d'Arras.

Le 23, nos alliés réalisent une nouvelle avance à l'est de Courcellette, sur un front de 800 mètres. Ils repoussent l'ennemi à l'ouest de la ferme du Mouquet,

Le 24, une petite opération leur permet de faire des prisonniers dans des tranchées, à l'est de Neuville-Saint-Vaast.

Le 25, au sud de l'Ancre, après quelques opérations peu importantes, nos alliés passent à l'attaque dans tout le secteur. Cette attaque, très puissante, avait été préparée par un bombardement effroyable effectué par l'artillerie anglo-française et qui durait sans interruption depuis près de trois jours. Elle fut menée par nos alliés, et par nos troupes comme on le verra plus loin, avec une vigueur exceptionnelle. Les Anglais enlèvent les positions ennemies entre Martinpuich et Comblès sur un front de 9 kilom. 500 et une profondeur de 1.600 mètres. Plusieurs lignes de tranchées tombent entre leurs mains, ainsi que les villages de Morval et Lesbœufs dont la position est d'une importance militaire considérable et qui étaient organisés d'une manière particulièrement forte, spécialement Morval, sur une hauteur au nord de Comblès, dont la défense comportait des tranchées, des souterrains, des réseaux de fils de fer, etc., etc. Cette victoire achève presque, du côté britannique, l'encerclement de Comblès. D'autre part, le front de nos alliés se trouve avancé, au-dessus de Lesbœufs, jusqu'aux abords de Gueudecourt, Eaucourt-l'Abbaye et le Sars. Un matériel considérable, un grand nombre de prisonniers sont enlevés à l'ennemi.



GÉNÉRAL GIRODON
tué à l'ennemi

Le 26, la bataille continue à faire rage. Dans la matinée, nos alliés enlèvent une forte redoute entre Lesbœufs et Gueudecourt ; ils pénètrent dans le cimetière de Comblès. Dans l'après-midi, après s'être emparés de Fregicourt, en liaison avec les troupes françaises, ils enlèvent la totalité du grand village de Comblès. Cette affaire ne s'est pas passée sans contre-attaques : la plus puissante est entre Morval et Lesbœufs. A leur centre, nos alliés emportent à l'assaut le village fortifié de Gueudecourt. Enfin à leur droite, malgré une résistance désespérée des Boches, ils leur enlèvent Thiepval, dont quantité de

défenses faisaient une véritable forteresse, ainsi que la hauteur qui se trouve à l'est de cette localité et la fameuse redoute de Zollern, une des plus puissamment organisées de la région. Thiepval était une de ces positions que les Boches, à force d'y avoir multiplié les embûches et les défenses, s'étaient accoutumés à croire, plus même peut-être que Comblès, imprenable. En la perdant, ils perdent aussi les quantités de vivres, de munitions qu'ils y avaient entassées.

Le 27, nos alliés poursuivent le cours de leurs succès : ils enlèvent 2.000 mètres de tranchées au nord de Flers et atteignent la lisière d'Eaucourt-l'Abbaye. Au cours d'un violent combat, ils prennent d'assaut, à 2 kilomètres au nord-est de Thiepval, un fort ouvrage appelé en boche « Stuss-Redout », situé sur une crête. Leur activité se manifeste aussi au nord de leur front par des coups de main réussis en face de Beaumont-Hamel et près de Loos. Leurs succès de ces derniers jours les ont beaucoup rapprochés de Bapaume dont ils ne sont, en quelques points, qu'à 5 et 8 kilomètres.

Le 28, la progression s'étend à divers points échelonnés entre Martinpuich et Gueudecourt, et nos alliés commencent à emporter la redoute Schwaben, sur une crête à 500 mètres au nord de Thiepval et qui domine toute la partie Nord de la vallée de l'Ancre. Ils annoncent qu'ils ont fait un grand nombre de prisonniers.

Le front français, comme celui de l'armée britannique, continue à se déplacer vers l'Est, lentement mais sûrement.

Le 22, au nord de la Somme, notre artillerie brise une forte attaque contre nos nouvelles positions entre la ferme Le Priez et Rancourt. Aux abords de Comblès, un coup de main nous met en possession d'une forte position de l'ennemi et d'une centaine de ses défenseurs ; plus à l'Est, nous enlevons quelques éléments de tranchées et une quarantaine de Boches ; au sud de Rancourt, une tentative d'attaque sur notre ligne échoue.

Le 23, nos patrouilles opèrent jusqu'aux lisières Sud du village de Comblès, où elles font des prisonniers : l'artillerie se montre très active.

Le 24, échec d'une attaque allemande sur la ferme du bois Labé et ses abords.

Le 25, en liaison avec nos alliés, nous lançons en même temps qu'eux l'attaque que notre artillerie d'accord avec la leur a longuement préparée. La bataille princi-

pale est au nord de la Somme, contre les positions entre Comblès et Rancourt et les défenses accumulées par l'ennemi entre Rancourt et la Somme. Au nord-est de Comblès, nous portons nos lignes jusqu'aux lisières Sud de Fregicourt : tout le terrain compris entre ce hameau et la cote 148, ainsi que le village de Rancourt, restent en notre pouvoir. A l'est de la route de Béthune, nous élargissons nos positions sur une profondeur d'un kilomètre, entre le chemin de Comblès et Bouchavesnes ; notre infanterie s'empare à l'assaut de la hauteur située au nord-est de ce village et atteint au Sud-Est la cote 130. Plus au Sud, aux abords du canal du Nord, nous enlevons plusieurs systèmes de tranchées depuis la route de Béthune jusqu'à la Somme. Il va sans dire que ce brillant succès se complète de la capture de beaucoup de prisonniers avec matériel. Par notre avance aussi se complète l'encerclement de Comblès.

Toutes les positions qui viennent d'être conquises par les alliés constituaient les défenses de ce village, ou plutôt de cette forteresse qui ne peut plus communiquer avec les lignes allemandes que par un ravin large de 1.800 mètres et que notre artillerie tient sous son feu.

Ces événements pouvaient faire prévoir à bref délai la chute de Comblès. En effet, le 26, dès le matin, la périphérie du village était entamée : tandis que nos alliés britanniques pénétraient dans le cimetière, nous y pénétrons sur un autre point ; nous abordons en même temps le village par le Sud et par le Sud-Ouest ; l'après-midi, le village en entier restait à nous et à nos alliés. Le butin fait à Comblès est considérable. C'était un centre de résistance et d'approvisionnement ; de là partaient les relèves et les ravitaillements pour tous les points du secteur. C'est dire que les Allemands y avaient accumulé des munitions et des provisions, de quoi alimenter longtemps leur résistance, dans la Somme et sans doute, plus tard, les offensives dont ils méditaient la reprise. Les rues étaient jonchées de leurs morts. Le nombre des prisonniers ne peut être précisé aussitôt après l'action. Entre Français et Anglais on en aurait pris plus de 2.000 ; la quantité de mitrailleuses et de canons est à l'avenant. Pour finir la journée, nos troupes se sont emparées d'un petit bois au nord de Fregicourt, à mi-chemin de Morval, et de la plus grande partie du terrain fortement organisé entre ce bois et la corne Ouest du bois de Saint-Vaast à l'est de la route de Béthune. Français et Anglais ont remporté ce jour-là une grande victoire.

Depuis le début de l'offensive de Picardie, nos alliés et nous avons repris à l'ennemi, sur cette partie seule du front, 400 kilomètres carrés de territoire.

Le 27, au nord de la Somme, l'ennemi cherche une compensation à sa défaite de la veille par une forte attaque précédée d'une violente préparation d'artillerie contre nos nouvelles positions depuis Bouchavesnes jusqu'au sud du bois Labé ; nos troupes le rejettent en désordre dans ses lignes en lui prenant 250 prisonniers et 8 mitrailleuses. Dans le même secteur, nous élargissons nos progrès à l'est et au sud-est de Rancourt et nous pénétrons dans le bois de Saint-Pierre-Vaast. Le même jour, au sud de la Somme, nous prenons aux Allemands un bois fortement tenu par eux à l'est de Vermandovillers et qui empiétait sur notre ligne.

Au cours des brillantes journées que nous venons de vivre, l'armée a malheureusement perdu un de ses chefs les plus estimés : le général Girodon, à peine âgé de 47 ans et qui commandait une brigade, a trouvé le 23 septembre une mort glorieuse en face de l'ennemi. Il avait été déjà blessé deux fois.

Sur le front de la Meuse, on n'a signalé que des contre-attaques allemandes, partout repoussées avec des pertes sévères pour l'ennemi.



L'AVANCE FRANCO-BRITANNIQUE

LES USINES KRUPP BOMBARDÉES

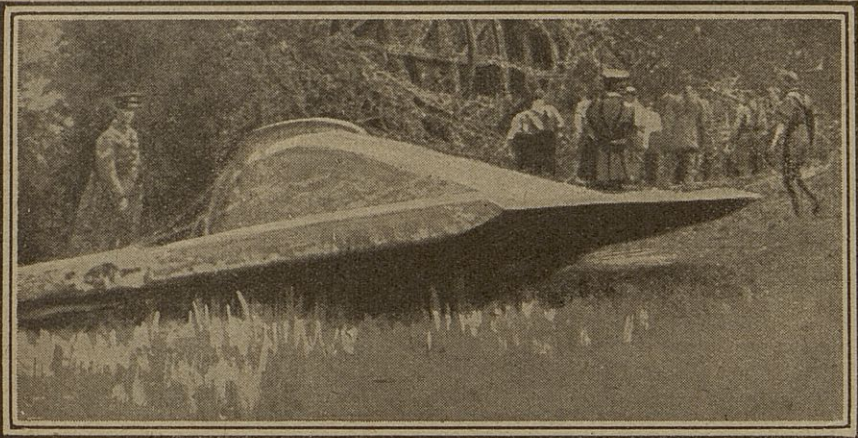


Le 23 septembre, deux de nos audacieux pilotes, dont nous donnons les portraits : le lieutenant Daucourt (à gauche) et le capitaine de Beauchamps (à droite), sont allés bombarder les usines Krupp, à Essen, couvrant ainsi un parcours de 800 kilomètres que l'on peut suivre sur la carte ci-dessus. La vue générale d'Essen suffirait à nous révéler que cette grande ville n'est qu'une colossale usine ; En bas, un des halls où sont terminés les gros canons.

DEUX ZEPPELINS ABATTUS EN ANGLETERRE



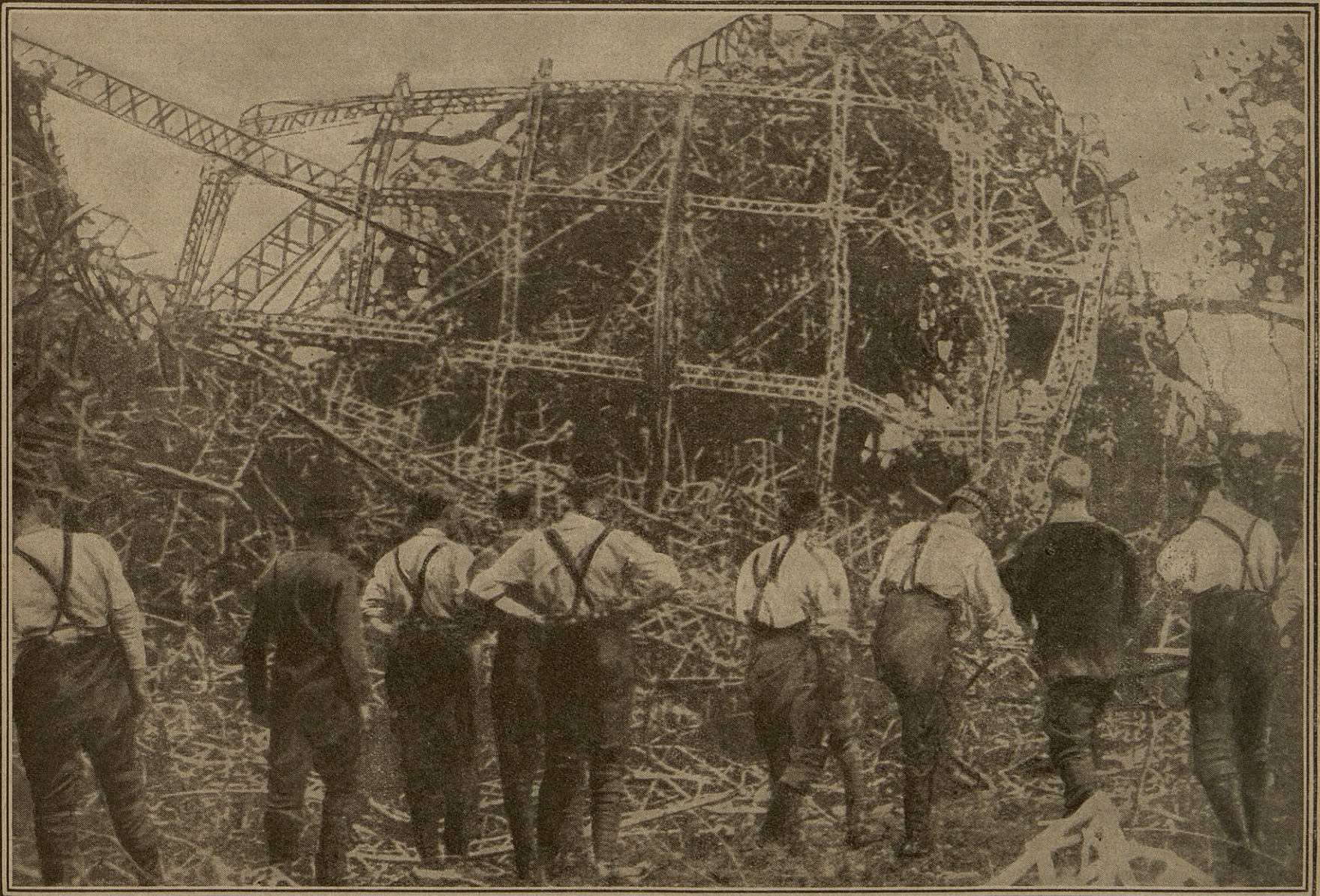
Les curieux vont contempler les débris du zeppelin.



Un morceau de l'une des nacelles.



Amas de débris provenant de la carcasse en aluminium.



Le 24 septembre des zeppelins ont attaqué pour la 39^e fois l'Angleterre. Sur sept qu'ils étaient, deux ne reviendront pas à leur base. L'un, « L-32 », descendu par un avion, tomba en flammes; son équipage périt. L'autre, « L-33 », touché aussi, dut atterrir et son équipage se rendit. On voit ici l'énorme carcasse du « L-32 ». C'étaient deux zeppelins de construction récente.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE DES ALLIÉS ⁽¹⁾

(1916)

par le C^t BOUVIER de LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major.

LA BATAILLE DE LA SOMME

DU 13 JUILLET A FIN AOUT

Au 12 juillet l'offensive sur la Somme avait réalisé de sérieux progrès. Tout d'abord une préparation minutieuse sur tout le front attaqué, puis un élan irrésistible des troupes engagées avaient donné aux armées alliées une avance importante qui pouvait faire craindre à l'ennemi une brèche future dans sa ligne de défense.

L'armée allemande, passée sous le commandement du prince Ruprecht de Bavière, s'était vue augmentée par les renforts successifs envoyés pour parer à l'attaque ; un temps d'arrêt s'en était suivi ; d'une part, on consolidait les positions enlevées et, d'autre part, on se préparait à une contre-offensive. Cette dernière eut lieu sur le front français dont l'avance menaçait directement Péronne, centre important tenu par l'ennemi. Les journées des 13, 14, 15 juillet avaient été brumeuses ; le brouillard couvrait la vallée du fleuve ; c'était une circonstance heureuse pour une attaque par surprise.

Le 15 juillet dans la soirée, l'ennemi sortait de Péronne par le faubourg de Paris, longeait la rivière et le canal et s'élançait sur Biaches. En même temps, d'autres attaques étaient poussées sur la Maisonnelle qui semblaient vouloir prendre à revers par le Sud la position que nous tenions.

La lutte fut très vive ; le village, un instant repris, fut de nouveau enlevé par nos troupes ; on se battit avec acharnement au milieu des ruines et des amoncellements de décombres qui couvraient les pentes du coteau. La position resta définitivement en nos mains le 17 juillet.

Sur le front britannique la bataille n'avait pas cessé ; elle continuait avec une ténacité extrême. D'abord sur Oivillers-la Boisselle, puis sur Contalmaison enfin sur Bazentin. L'ennemi profitait de la situation exceptionnelle du terrain qui, à cet endroit, se trouvait être mamelonné et dont chaque pente avait été couverte de retranchements, boyaux et divers ouvrages. Il mettait un soin extrême à conserver cette partie du terrain où passe la grande route d'Albert à Bapaume, voie centrale, située au milieu de ses positions.

L'attaque anglaise persistait avec l'opiniâtreté qui est une des qualités primordiales de cette race britannique qui persévère dans tout projet commencé et veut en toute chose arriver quand même aux solutions adoptées.

Le 14 juillet, comme pour fêter notre fête nationale, les Anglais donnèrent l'assaut sur toute la ligne d'Oivillers à Guillemont et, dans un élan magnifique, s'emparèrent de la position. Les villages furent enlevés un à un ; les bois qui émaillaient la contrée et qui se trouvaient être des points d'appui solides pour la défense furent pris. Malgré des tentatives de contre-attaques nombreuses de la part de l'ennemi, toute la ligne enlevée restait aux mains de l'armée britannique. Elle avait ainsi conquis Contalmaison, Bazentin-le-Petit, Bazentin-le-Grand, Longueval ; d'autre part, elle s'était emparée du bois de Mametz entièrement, du bois de Bernafay, des Trônes ; elle abordait le bois des Fougères et le bois Delville. Le dimanche 16 juillet, son avance se comptait sur 2 à 3 kilomètres de profondeur sur un front de 6 kilomètres d'étendue et elle enregistrait un gain, depuis le commencement de l'offensive, de 189 officiers et 10.779 soldats valides prisonniers ; enfin 37 canons de campagne, 9 canons lourds, 8 gros obusiers, 66 mitrailleuses. La fin du mois de juillet va être plus calme ; chaque adversaire se préparera pour la lutte future ; on renforcera les fronts ; on amènera les renforts ; on établira de nouvelles positions de batterie ; l'intensité du feu augmentera encore.

Cependant, à la fin du mois de juillet, les progrès réalisés par l'attaque paraissaient très sensibles, ils étaient faits pour inquiéter sérieusement l'ennemi qui avait dû appeler sur le front attaqué de nouvelles troupes, dont quelques-unes prises dans le secteur de Verdun ; c'est ainsi que l'offensive de la Somme dégageait le front de la Meuse et que la marche des alliés sur les deux rives du fleuve forçait l'armée du Kronprinz à se priver d'éléments nécessaires à la continuation de l'attaque de Verdun. L'avance sur la Somme avait desserré l'encerclement de la forteresse lorraine.

A l'aile gauche anglaise, toujours maintenue devant la position formidablement retranchée de Thiepval, l'avance avait été presque nulle sur l'Ancre ; mais, sur la droite, elle atteignait le bois Delville et la ferme Watterlot, soit près de 8 kilomètres de profondeur du village de Fricourt, point de début de l'attaque au commencement de juillet.

Sur le front français, les résultats avaient été encore plus brillants. Si, sur la rive droite, l'armée du général Fayolle avait progressé jusqu'à l'est d'Hardecourt, en face de Maurepas, sur la rive gauche, l'armée du général Micheler, plus favorisée par le terrain, avait gagné dans un large demi-cercle près de 9 kilomètres d'avance ; elle était aux portes de Péronne et, par Barleux, Belloy-en-Santerre, Estrées, rejoignait son ancien front à l'ouest de Soyécourt.

Dès lors un temps d'accalmie semble se produire sur toute la ligne. A part quelques nouveaux points occupés par les alliés, les troupes franco-anglaises resteront à peu près sur leurs positions. C'est que, dans cette lutte gigantesque où tout est mis en œuvre pour l'attaque comme pour la défense, il faut procéder avec prudence, avec calme, avec recueillement, pour préparer de nouvelles offensives qui seront de nouvelles victoires.

Le 23 août, une attaque heureuse des troupes françaises nous donnait le village de Maurepas, qui était occupé de la cote 121 au bois de l'Angle.

Vers la même époque (20 août), l'armée anglaise s'emparait de la ferme du Mouquet, de la cote 160 sur la grande route de Bapaume et s'approchait de Martinpuich. Sur les deux fronts, on resserrait les lignes d'attaque et l'on se préparait à un nouveau bond en avant, pour pénétrer dans les troisièmes lignes allemandes qui allaient être enfin abordées.

LA REPRISE DE L'OFFENSIVE

(Première quinzaine de septembre)

L'artillerie des armées alliées avait repris son action et depuis le commencement de septembre, elle tonnait sur tout le front. Le temps n'était guère propice aux observations aériennes, car un brouillard épais, une pluie fine et constante persistaient depuis plusieurs jours ; malgré ce contretemps, l'action de l'artillerie ne cessait de se concentrer sur les secteurs choisis pour la prochaine attaque ; les avions volaient bas ; ils venaient jusque sur les lignes allemandes, à moins de 500 mètres, prendre des photographies des positions.

Le 3 septembre, vers midi, l'attaque se déclancha sur tout le front des alliés. Sur le front anglais, elle se porta en avant de Thiepval à Ginchy.

Vers la gauche, la position de Thiepval résistait toujours et s'opposait à toute progression ; les Anglais réalisèrent quelques avances vers la ferme du Mouquet, au nord de Pozieres ; ils abordèrent et dépassèrent les bâtiments de la sucrerie sur la grande route ; vers la droite, ils débouchèrent du bois Delville et se portèrent sur Guillemont et Ginchy. Enfin un peu au Sud, vers la ferme de Falfemont, ils s'approchèrent de Comblès. En face d'eux, la 3^e division brandebourgeoise et le IV^e corps allemand tenaient le terrain devant Ginchy, tandis que la 3^e division de la garde impériale leur était opposée à Guillemont.

Sur le front français, l'offensive prit de plus grandes proportions.

Au nord de la Somme, l'attaque française se porta sur le Forest, la cote 109, Cléry-sur-Somme ; ces deux villages furent en partie enlevés, bien qu'une résistance acharnée de l'ennemi nous disputât pendant toute la journée la partie Est de Cléry. Le II^e corps bavarois luttait en désespéré sur cette fraction du terrain. Les Allemands avaient donc massé, au nord de la Somme, près de deux corps d'armée qui, en première ligne, défendaient les positions.

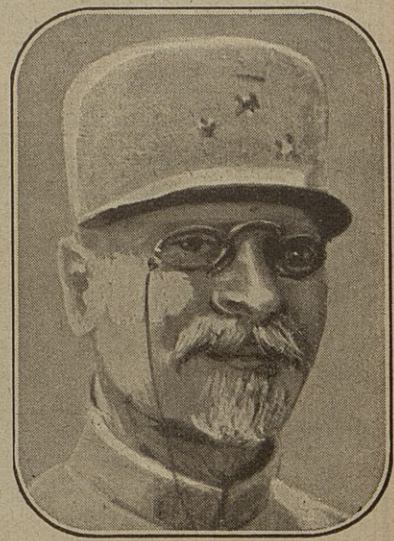
Au sud de la Somme, une véritable bataille se développait sur plus de 20 kilomètres de Biaches, la Maisonnelle à Soyécourt, Vermandovillers et Chilly ; c'était l'armée du général Micheler qui attaquait. Partant des crêtes qui dominent Barleux, l'offensive française se poursuivait à l'est de Belloy, devant le ravin de Berny-en-Santerre, Deniécourt, Soyécourt et Vermandovillers. Dans cette partie rentrante du front d'attaque, la lutte était des plus vives, surtout sur Deniécourt et les bois qui entourent ce village transformé en une véritable forteresse par l'ennemi. Plus au Sud, sur Lihons et Chilly, le combat continuait et nos troupes approchaient de la voie ferrée de Chaumes à Roye, voie importante qui dessert tout le front allemand.

Les résultats de cette première journée de reprise de l'offensive avaient été très heureux pour les alliés ; en dehors du terrain

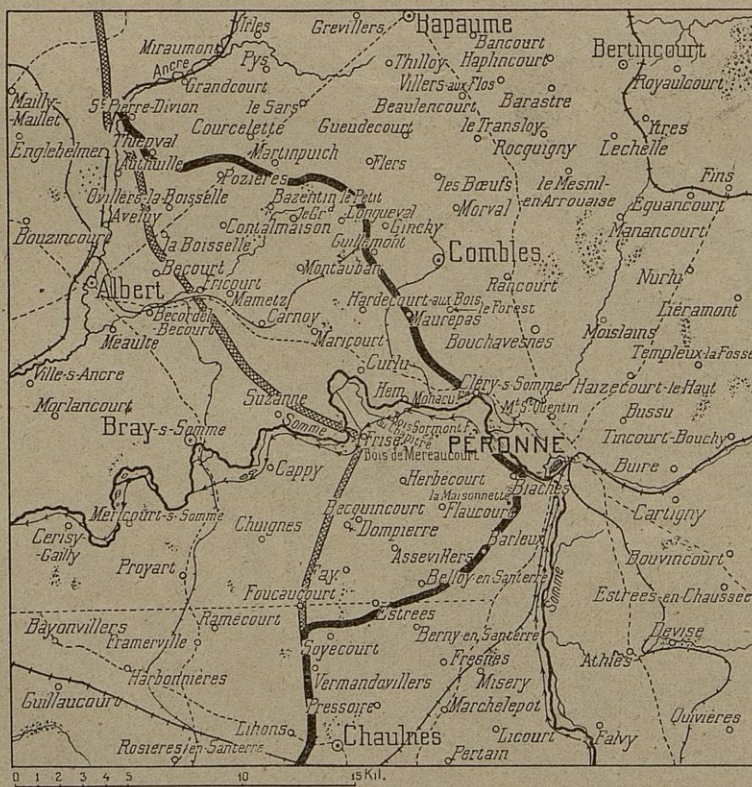
conquis, qui comprenait une large bande de plus de 2 kilomètres de profondeur, les Anglais avaient occupé deux villages, les Français près de cinq localités ; on avait fait sur tout le front près de 5.000 prisonniers valides dont 2.700 sur le seul front français ; on avait pris six batteries dont une de gros calibre ; enfin les Allemands, qui avaient engagé la valeur de deux corps d'armée en première ligne au nord de la Somme, presque autant au sud, avaient dû abandonner le terrain occupé par eux depuis près de deux ans. L'artillerie avait été très brillante et merveilleuse de précision ; l'élan de toutes les troupes vraiment sublime, mais toute la gloire de la journée revenait encore au service des avions qui, avec une hardiesse frisant la témérité, avait assuré la marche en avant de l'infanterie,



GÉNÉRAL FAYOLLE



GÉNÉRAL MICHELER



L'AVANCE FRANCO-ANGLAISE (juillet-août)

(1) Voir les N^{os} 98, 100, 101 et 102 du Pays de France.

l'accompagnant dans ses bonds, l'éclairant au fur et à mesure de son avance, venant voler au-dessus des lignes, à 300 mètres à peine, et rapportant instantanément les renseignements recueillis sur l'évacuation des ouvrages, sur l'arrivée des renforts, sur la mise en position des nouvelles batteries.

L'impression nouvelle qui se dégageait de la nouvelle attaque semblait pleine de promesses pour l'avenir.

La continuation de l'offensive se poursuivit le 4 septembre ; sans arrêt l'artillerie des alliés martelait toute la position et écrasait les défenses ennemies.

Les Allemands avaient appelé des réserves. Au nord de la Somme, elles renforçaient les lignes de Martinpuich au bois des Fouraux et à Ginchy, en face de l'armée anglaise ; d'autre part, elles entraînaient en ligne pour nous reprendre le Forest, la cote 109 et Cléry. Les contre-attaques ennemies n'eurent aucun succès ; l'armée britannique se maintint sur ses positions, et l'armée du général Fayolle, dans un nouvel élan, franchissant la longue croupe cotée 109, s'avancait jusqu'au bois Rainette, puis au bois Marrières. C'était la menace directe sur la grande route de Béthune (5 et 6 septembre).

Au sud de la Somme, la lutte était ardente ; l'ennemi essayait d'endiguer l'avance de l'armée Micheler qui formait une large tenaille s'étendant de Berny à Vermandovillers et de ce point sur Chilly, au sud-ouest de Chaumes.

SECTEUR DU NORD
AVANCE DU 12 SEPTEMBRE

Une contre-attaque menée par trois divisions allemandes (divisions wurtembergeoise, mecklembourgeoise, 12^e division saxonne) était jetée en face de nos positions dans la nuit du 7 au 8 septembre ; l'attaque se produisit sur un front de 13 kilomètres à 9 h. 1/2 du soir sur Berny-en-Santerre, à 10 h. 1/2 sur Vermandovillers et Lihons. Le combat dura pendant sept heures sans relâche jusqu'au matin du 8 septembre. Partout l'attaque échoua ; elle fut arrêtée par nos feux d'artillerie ; sur un point elle put aborder nos positions et esquiver un combat corps à corps. Définitivement, l'ennemi dut se retirer sur ses arrière-lignes de défense.

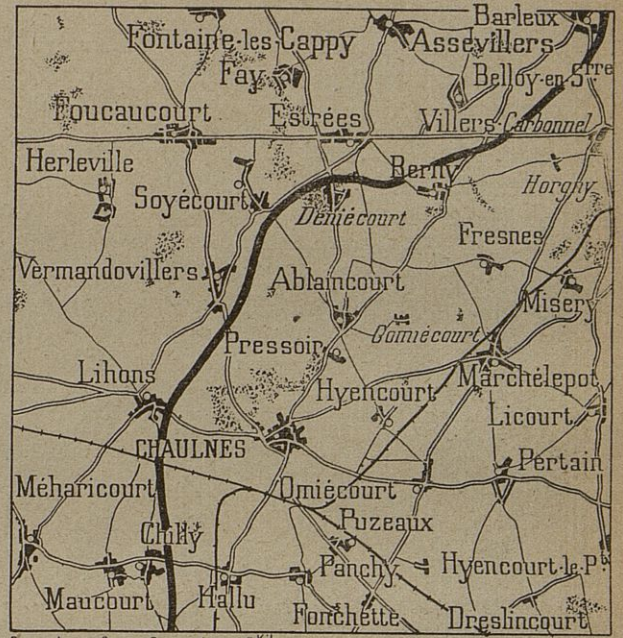
Le 9 septembre, l'artillerie reprit son rôle. Avec une incessante activité elle bombardait tout le front allemand et, durant trois jours, elle martela les tranchées et les retranchements ennemis. C'est bien la progression constante de l'infanterie qui prend d'assaut les positions écrasées sous le feu de l'artillerie ; la coopération intime des armes qui s'accroît avec une régularité vraiment admirable.

Le 12 septembre, l'armée Fayolle, qui a pris quelques jours de repos sur le terrain conquis, reprend l'offensive au nord de la Somme. Nous assistons dès lors aux combats sur la ligne Rancourt-Bouchavesnes-cote 76-Ommécourt. C'est le tour de l'armée du Nord à attaquer ; l'alternance de l'offensive se manifeste sur le front et l'on va assister à une des plus belles pages de cette grande et magnifique bataille qui se livre en Picardie.

Les troupes françaises, qui ont dépassé le bois Marrières, tiennent toute la ligne, de la croupe 145 aux pentes du mamelon coté 76 ; elles font face à la grande route de Béthune et leur front est presque parallèle.

A 8 heures du soir, le 12 septembre, toute la ligne française s'ébranle et se jette à l'assaut. En face de Bouchavesnes, la brigade de chasseurs alpins (28^e-27^e-6^e bataillons), à laquelle s'est jointe une brigade active de ligne (bataillons du 133^e et du 41^e), a pris comme objectif le village même, qu'elle attaque sur ses faces

ainsi l'ennemi sur son flanc. L'avance dans la journée et la nuit du 12 septembre avait été de plus de 3 kilomètres en profondeur sur un front de plus de 6 kilomètres d'étendue. Les résultats acquis étaient en proportion du succès obtenu sur le terrain, car nous occupions la grande route tout entière, des abords de Rancourt à l'auberge de la croupe 76 ; on avait pris plus de 2.700 prisonniers valides et un nombreux matériel de tranchées. Plus au Nord, vers Combles, un succès peut-être moins éclatant mais très sérieux venait d'être réalisé dans la même journée et se continuera le 13 et le 14 septembre : c'est la prise de la ferme Le Priez située sur la route de Rancourt à Combles. La ligne française s'est avancée à l'est de Combles et encercle ce village, dernier réduit de la défense allemande sur le plateau.



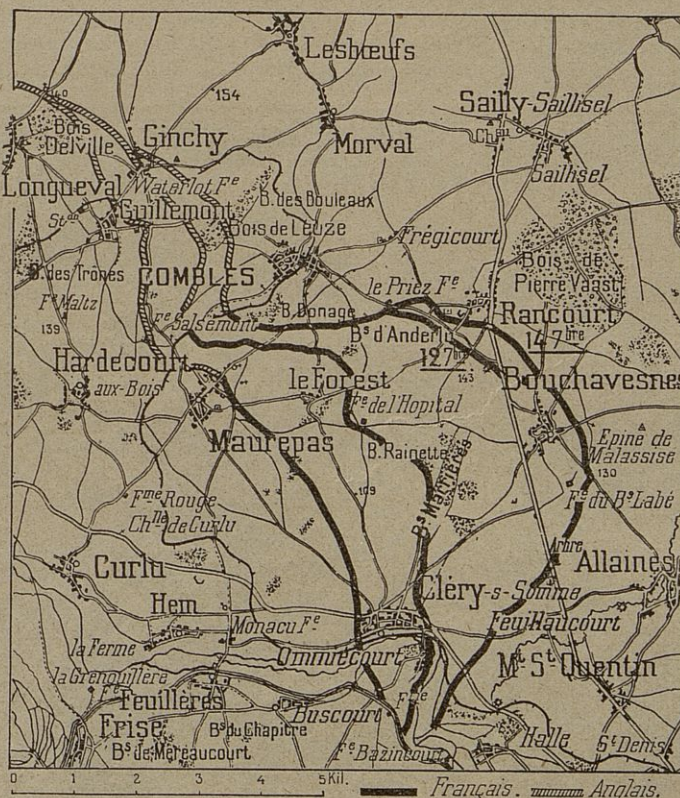
SECTEUR DU SUD — AVANCE DU 6 SEPTEMBRE

L'ENCERCLEMENT DE COMBLES

L'avance anglaise vers les bois de Leuze et des Bouleaux au nord-ouest de Combles avait tout à fait isolé cette localité de sa partie septentrionale avec le terrain voisin ; elle ne communiquait plus que par un étroit boyau dans le fond du ravin avec le village de Morval ; vers l'Est et le Nord-Est, elle se reliait encore à Fregicourt et à Rancourt. L'attaque française du 14 septembre va réduire ses communications et, par la prise de la ferme Le Priez, elle va encercler complètement les troupes allemandes tenant Combles dans une étroite cuvette ne dépassant pas 3 kilomètres de large et dominée de tous côtés.

La prise de la ferme Le Priez a droit à une citation particulière, car c'était le point fortifié par l'ennemi qui tenait toute la région de Combles à Rancourt.

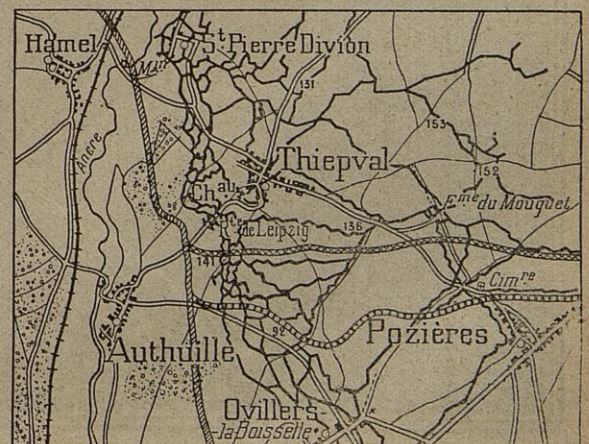
Située sur la route qui joint ces deux localités, la ferme s'élève à la naissance d'un ravin profond qui descend sur le village du Forest ; elle est solidement construite, possède trois gros bâtiments ; mais l'ennemi l'a transformée depuis deux ans en une véritable forteresse. Ses caves sont blindées ; ses murs sont couverts d'épaulements de terre et flanqués par des caponnières où s'abritaient des mitrailleuses sous coupole en fonte dure ; autour d'elle courent six lignes de tranchées reliées en arrière par des boyaux de communications avec Rancourt et le bois de Saint-Pierre-Vaast ; c'est une position très solide. L'artillerie française l'a prise en attaque dès l'occupation du village de Maurepas et elle se trouve sous le feu direct de nos grosses pièces. Depuis le 6 septembre elle est criblée par nos projectiles qui détruisent systématiquement toutes les défenses. Le 12 septembre au soir, une reconnaissance française put s'approcher des environs de la ferme et reconnaître l'état des travaux. Le 13 septembre, une reconnaissance aérienne venait compléter les renseignements recueillis. C'est ainsi que toujours étroitement unis entre eux les services de l'aviation et ceux des recon-



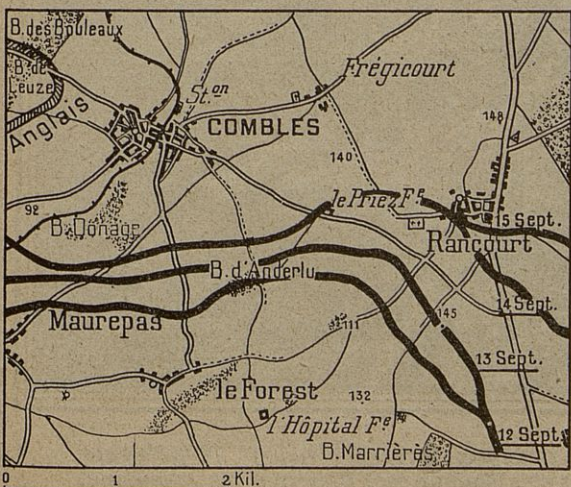
COMMENCEMENT DE L'ENCERCLEMENT DE COMBLES

sances terrestres savent se compléter. Le 13 septembre, une attaque préliminaire permettait d'occuper les abords de la ferme. Après une intense préparation d'artillerie, le matin du 14, nos vaillantes troupes s'élancèrent à l'assaut des ruines dans lesquelles quelques unités ennemies essayaient encore de se défendre. A 1 h. du matin la position était entre nos mains ; nous dépassâmes la route de Combles à Rancourt et nous prenions même pied sur le plateau.

Combles était presque entièrement encercle par les troupes anglaises et françaises ; sa prise n'était plus qu'une question d'heures.



Position initiale
Position le 30 Juillet. Position le 22 Août
LA POSITION DE THIEPVAL



LA PRISE DE LA FERME LE PRIEZ (14 septembre)

PÉRONNE ET SES ENVIRONS



Non loin de Péronne, un coin du pays encore occupé par les Boches, dont on aperçoit un groupe en arrière de ces défenses qui sont leur ouvrage. Par cette infime section de leur ligne, on peut évaluer la débauche de treillage métallique, de fil de fer barbelé et autre ronce artificielle qu'ils ont faite sur tout le front. Mais on peut se figurer aussi l'héroïsme qu'il faut à nos poilus pour s'emparer de lignes aussi redoutablement défendues, là où nos obus n'ont pas arraché du sol avant l'attaque cette abominable végétation.



Péronne vue d'un avion de chasse français. Les rues, les accidents de terrain des alentours se détachent avec une netteté surprenante, ainsi que sa ceinture de fortifications, qui lui étaient d'une bonne défense au temps où les 420 n'existaient pas. Bien que les Allemands l'aient ruinée et en aient déporté la population, il en coûte à leur kolossal orgueil de ne pas conserver une ville dont le nom est célèbre dans notre histoire et dont ils ont vraisemblablement exagéré l'importance militaire, afin de grossir le mérite qu'ils eurent à la prendre.

LA CATHÉDRALE MARTYRE



LE « SOURIRE DE REIMS » RETROUVÉ

Ch. Antony THOURET

Il vient d'y avoir deux ans que les premiers obus allemands tombèrent sur la cathédrale de Reims, allumant près de cette porte l'incendie qui a détruit tant de merveilles. Des admirateurs fervents de la cathédrale se sont mis à l'œuvre et, avec une patience infinie, ont recherché et classé les débris; on voit ici l'un d'eux occupé à ce soin pieux. C'est ainsi qu'on a pu reconstituer la tête de l'ange de Saint-Nicaise, le fameux « Sourire de Reims ». Nous en reproduisons les trois états : en haut, le moulage du Trocadéro; en bas, à gauche, la tête telle qu'elle fut retirée des décombres; à droite, après réparation.

La Maison et la Garde du Roi d'Angleterre⁽¹⁾

LES « COLDSTREAM ». — On voit dans le régiment de Coldstream le seul descendant direct des Fantassins Parlementaires et c'est juste à cette nuance près qu'il n'existait pas sous Cromwell. Il a été levé par Monk, en 1659, à Coldstream, bourg du comté de Berwick, sur la Tweed, en Ecosse. Son premier titre fut *Régiment d'Infanterie du colonel Monk*. Le futur duc d'Albemarle en prit le commandement et marcha sur Londres où il entra le 3 février 1660.

En 1783, le corps d'officiers de ce régiment à nul autre pareil s'avisait de fonder un Cercle militaire, le prototype du genre. Quelle appellation lui donner sinon le *Nulli Secundus Club*? Pour y paraître, il faut revêtir la culotte noire, l'habit bleu et le gilet blanc à boutons d'or ciselés d'une couronne et de la devise *Nulli secundus*. Un des colonels des *Coldstream*, sir Daniel Mac Kinnon, observe que pendant bien des années il fut d'étiquette de ne pas manquer une seule des réunions mensuelles, même en présence de l'ennemi. On comprend avec quel empressement l'armée s'offrit la joie d'étendre au régiment entier la désignation du cercle des officiers et voilà pourquoi les *Coldstream* sont les *Clubmen non pareils*; le peuple ne les appelle jamais que les *Streamers* ou *rubanneux*.

Disons, avant de nous séparer des *Coldstream* qu'ils sont la souche de l'infanterie de marine britannique. En 1664, un warrant du roi autorisait la levée d'un supplément de 500 hommes comme contingent de la Garde à pied du Lord général pour service à la mer, et cette même année le capitaine Holmes commandait l'expédition dont 50 des gardes faisaient partie et qui s'empara du comptoir hollandais de la Nouvelle-Hollande, rebaptisé plus tard New-York.

LA GARDE ÉCOSSAISE. — Ne pas confondre avec le *Royal Ecossais*, surnommé la Garde de Ponce-Pilate, appelé autrefois le 1^{er} d'infanterie et bien parisien puisque, sous le nom de Garde Ecossaise ou Régiment de Douglas, il veilla aux barrières du Louvre de 1633 à 1678.

La Garde écossaise actuelle remonte au régiment d'Argyle, levé par le premier marquis d'Argyle en 1641 en vertu d'un brevet du roi. Après la victoire de Cromwell à Worcester, en 1651, le corps se débanda, mais bon nombre de ses vétérans constituèrent le noyau du *Regiment of Scottish Foot Guards* pour la formation duquel le comte de Linlithgow reçut la commission de Charles II en 1660. On leur donna à l'époque le sobriquet de *Gentlemen of Linlithgow*. Le premier bataillon fut amené à Londres en 1686, l'autre en 1688; tous deux prirent le nom de Garde à pied du Roi. Payés d'abord par la Couronne d'Ecosse, ils n'ont été incorporés à l'armée anglaise qu'en 1707. Sous George III, ils portèrent le titre de *Troisième Régiment de la Garde*; de 1831 à 1877, celui de *Fusiliers Ecossais de la Garde*; depuis lors, ils s'appellent *the Scots Guards*. Ils répondent sans se fâcher au monosyllabe *Jocks*, rappel bon enfant de la façon dont les montagnards des Grampians prononcent *Jack* dans leur patois, et cela veut dire les *Jacques*. Peut-être faut-il y voir une allusion aux excentricités dont ils sont coutumiers surtout en matière de costumes. On a dit d'eux qu'ils ont essayé les créations les plus audacieuses des tailleurs fantástico-militaires. Autrefois ils portaient l'habit écarlate à broderies d'or et de hautes mitres bleues. On sait que le sobriquet de *bonnet bleu* est une des désignations génériques des Calédoniens — la Vieille-Calédonie, c'est l'Ecosse. On trouve le qualificatif de *blue cap* dans Shakespeare et celui de *blue bonnet* dans Walter Scott pour désigner les *Sawnies* ou *Sandies*, corruption du prénom Alexandre très commun au nord de la Tweed, et en même temps allusion à la couleur sable (*sand*), nuance de cheveux non moins commune parmi les habitants de ces régions, surtout dans les Basses-Terres. Les joueurs de cornemuse des Ecossais de la Garde portent la jupe, d'où le désignatif de *red shanks* ou *rouges guibolles* parce que leurs genoux nus sont souvent empourprés par le froid. L'uniforme de gala du tambour-major coûte soixante livres sterling, plus de quinze cents francs. Jusqu'en 1832, tous les musiciens de la *band* étaient enharnachés aussi sardana-palesquement. Jusqu'à la guerre de Crimée, le cymbalier-sonneur de clochettes était un nègre arlequiné des plus voyantes couleurs, la tignasse coiffée d'un turban multicolore à glands catapultueux et pailletés. Quand ils renoncèrent au *blackamoor*, ils habillèrent de livrées aussi mirifiques leurs petits tambours qui auparavant portaient des broderies bleues bordées de blanc et semées de fleurs de lis jaunes avec une énorme étoile sur la plaque du ceinturon.

Les *Scots Guards* ont trois devises latines, pourquoi pas grecques puisque Edimbourg est l'Athènes du Nord? *En ferus hostis! voilà un farouche ennemi*. On ne peut pas dire qu'ils prennent les gens en traître. *Unitate fortior, plus fort par l'union*. C'est une idée de Jacques VI d'Ecosse et 1^{er} d'Angleterre. Et enfin *Nemo me impune lacessit*, traduisible par *qui s'y frotte s'y pique*. Dame! ils ont pour emblème le chardon, et emblème oblige.

Au demeurant, si, comme les Cadets de Gascogne, ils ont quelque jactance, elle est amplement rachetée par la virtuosité de leur flegme au danger. En 1692 au siège de Mons, en 1695 à celui de Namur, en présence de Guillaume III, un annaliste décrit ainsi leur attitude: « On les voit venir l'arme à l'épaule, sans tirer une cartouche bien qu'exposés au feu meurtrier des remparts, s'avancer jusqu'aux palissades, puis, toujours calmes, envoyer salves sur salves dans les rangs de l'ennemi où ils jettent le désordre. » Un officier français a décrit l'espèce de fascination que leur imperturbabilité produisait en Espagne sur leurs adversaires. Pendant la guerre du Transvaal ils ont couvert les milliers de kilomètres d'Emlin à Koomatiport sur la frontière de l'Afrique orientale portugaise, pris part avec la 8^e division, la *Division dévorante*, aux rudes combats de Biddulphsberg et de Wittebergen où ils portèrent le coup décisif qui amena la capitulation du général Prinslov et de 5.000 Boers, le tout sans laisser un traînard, sans se laisser faire un prisonnier, sans qu'un des leurs ait été porté disparu.

LA GARDE IRLANDAISE. — Il y a bien eu une Garde irlandaise sous les Stuarts, mais elle prit parti pour Jacques II, combattit en Erin contre Guillaume III et disparut, parce que, quand ils durent abandonner la lutte, ses officiers et ses hommes s'en furent prendre du service en France. La Garde irlandaise actuelle a été instituée par la reine Victoria le 5 avril 1900 en recon-

naissance des services déjà rendus à cette date dans l'Afrique du Sud par les régiments venus de l'Île Verte.

Elle a pour insigne le trèfle — emblème national de l'Irlande depuis que saint Patrick l'a proposé comme symbole de la Sainte-Trinité — et pour devise: *Quis separabit? Qui nous séparera?* Question à laquelle les *Sinn Feiners* ont sans succès essayé de répondre.

Les sobriquets des Irlandais de la Garde sont, jusqu'à présent ceux de tous leurs compatriotes: *Bogtrotters*, ou *coureurs de tourbières*, *Paddies* ou *Padlanders*, *Pat* est l'abréviation de Patrick, et *Surly Boys*, ou *gars à la rebiffe* parce que Pat a le caractère combatif et que, lorsqu'il voit, lui dont le poil est presque toujours châtain foncé, un *sorley buie*, c'est-à-dire, dans son idiome, un *cheveux jaunes*, un blondasse, un rouquin, comprenez un Saxon ou un Boche, il a envie de taper dessus. Il paraît qu'il ne s'en prive pas à l'heure qu'il est sur la Somme.

LA GARDE GALLOISE. — Les *Welsh Guards* ont été créés par George V au cours même de la présente guerre, en 1915. Après bien des discussions, on leur a donné comme emblème un *dragon passant or* pour rappeler le *rouge dragon* (*Ddraig goch*, dirait M. Lloyd George) que portait sur sa bannière Cadwalader, le dernier roi autochtone, à la bataille de Hatfield Chase, en 633, et pour devise *Cymmru am byth*, ce qui, en celte, signifie *Wales for ever! ou Galles, toujours!*

Les Gallois n'ont encore que leur sobriquet national de *Taffies*. C'est leur façon de prononcer David, nom de leur saint patron, et prénom aussi répandu chez eux que Yves chez leurs cousins les Bretons.

On les turlupine cependant parfois du doux appellatif de *leeks* ou *poireaux*, car c'est tout juste si ce végétal n'a point triomphé du rouge dragon comme emblème de la Garde galloise.

Par ces divers détails, on voit que la Garde du roi d'Angleterre synthétise les divers éléments du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et, pour préciser comment elle s'acquitte de ce rôle, reproduisons ce passage d'un rapport du général comte Cowan, commandant la brigade de la Maison du Roi, daté du 26 novembre 1914. On sait la période d'angoisse qu'on traversait alors.

« Je tiens à signaler que pendant ces quatre dernières semaines, du 26 octobre au 20 novembre, les deux bataillons des *Coldstream* ont maintenu leur ligne absolument intacte dans des circonstances impliquant des fatigues, des épreuves et une tension impossibles à décrire. La sécurité, ce n'est pas trop dire, du front tout entier a dépendu de leur fermeté; ils ont tenu. Pendant vingt-trois jours leurs tranchées, creusées sur une colline, ont été remplies d'eau jusqu'au-dessus du genou. La tempête qui a sévi vers le 3 novembre, achevant de ravager les arbres écharpés par les shrapnells et les balles, a dénué de tout abri le bois où ils se trouvaient. Ils ont parfois ramassé avant qu'elles n'éclatent les grenades qui leur étaient lancées et s'en sont servis pour contre-bombarder l'ennemi. L'heure venue, ils ont rejoint le gros de la brigade, le cœur aussi bien accroché que le jour où ils ont quitté l'Angleterre. »

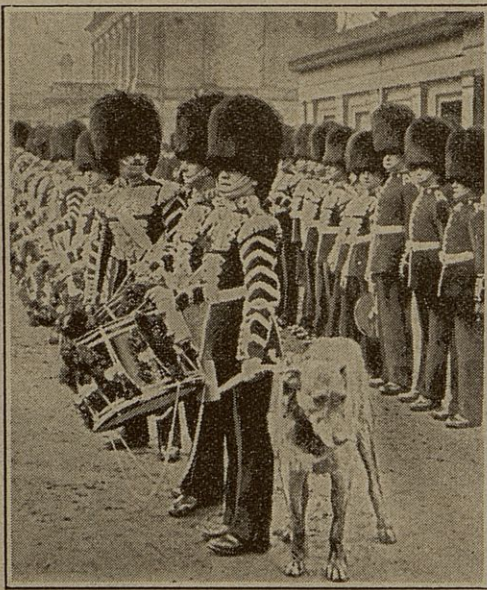
Et maintenant, sait-on d'où vient le sobriquet de « Tommy Atkins »? On lui a prêté diverses origines. Cobham Brewer et John Farmer ont démontré qu'aucune interprétation compliquée n'est exacte. A écarter, notamment, la prétention fantaisiste du régiment du comté d'York au parrainage de ses frères d'armes. Les *Sauteurs* ou *Howards-les-Verduettes* (*Bounders* ou *Green Howards*, c'est l'appellation semi-officielle des *Yorkshires*) croient dur comme fer porter dans leurs armoiries l'origine hiéroglyphique du fameux surnom. Erreur. Le 17 août 1875, la reine Alexandra, alors princesse de Galles, lui ayant remis des drapeaux neufs, et ayant été nommée sa « colonelle en chef », le *Yorkshire Regiment* prit le titre de Régiment d'Alexandra, princesse de Galles, et chargea son écusson de la croix de Danebord enlacée d'un A. La croix héraldique peut à la rigueur passer pour un T. Afin de voir dans l'emblème le monogramme A. T. il suffisait d'un peu de bonne volonté. On en mit beaucoup et on lut Tommy Atkins.

En réalité, le parrain de Tommy Atkins est M. Le-bureau, tout simplement. Dans les premières années du XIX^e siècle, un scribe inconnu, rédacteur au ministère de la guerre, s'avisait de remplacer l'anonymat, l'N... qui figurait sur les modèles de prestation de serment et autres documents que les soldats ont à signer, par un nom aussi commun que Smith ou Robinson, et la formule fut: « Je soussigné, Thomas Atkins, jure de... etc. » M. Le-bureau agit de même pour les livrets militaires. Les tourlourous trouvant à tout bout de champ ce patronyme eurent tôt fait de baptiser Tommies ou Tommy Atkins leurs paperasses; de là à appliquer la désignation au propriétaire du livret lui-même, il n'y avait qu'un pas, vite franchi par le troupier. Le sobriquet existait donc depuis plusieurs lustres à l'intérieur des quartiers lorsque Rudyard Kipling le jeta dans le grand public. On sait l'immense vogue de ses « Ballades de la Chambrée », dédiées à Mr T. A.

Avant de mettre le point final à cette petite étude, notons encore une dénomination due à Rudyard Kipling et qui s'applique à toute l'armée anglaise. Tommy, c'est aussi *The Absent-Minded Beggar*, le *B...-de-distrait*. Tout un caractère en un mot. Bravoure insouciance, faite d'endurance, d'énergie, d'oubli de soi-même et... d'oubli de ceux ou de celles, surtout de celles, qui restent au foyer. Pendant la guerre du Transvaal, la nation dut souscrire pour suppléer à ces absences de mémoire. Peut-être, en lançant à l'époque son vibrant appel, Kipling exagérait-il un tantinet. L'insouciance est encore plus superficielle aujourd'hui. Il y a, chez nos amis, comme une pudeur de paraître sentimental plutôt qu'absence de sentiment. S'il fallait quelque preuve de leur intime sensibilité, on en trouverait un indice dans leur douceur pour les animaux, mansuétude un peu superstitieuse qui fait adopter des mascottes par les régiments. Une de nos gravures montre le chien des grenadiers; les chasseurs gallois s'appellent les *Biques* parce qu'il est chez eux de tradition de faire défiler à la tête de leurs tambours une chèvre magnifique, parfaitement éduquée, et qui a cornes enguirlandées et écu au cou.



Emblème de la Garde galloise.



LA MUSIQUE ET LE CHIEN DES GRENADEIERS

(1) Voir le N° 101 du *Pays de France*.

FRANÇAIS ET ANGLAIS DANS LA SOMME

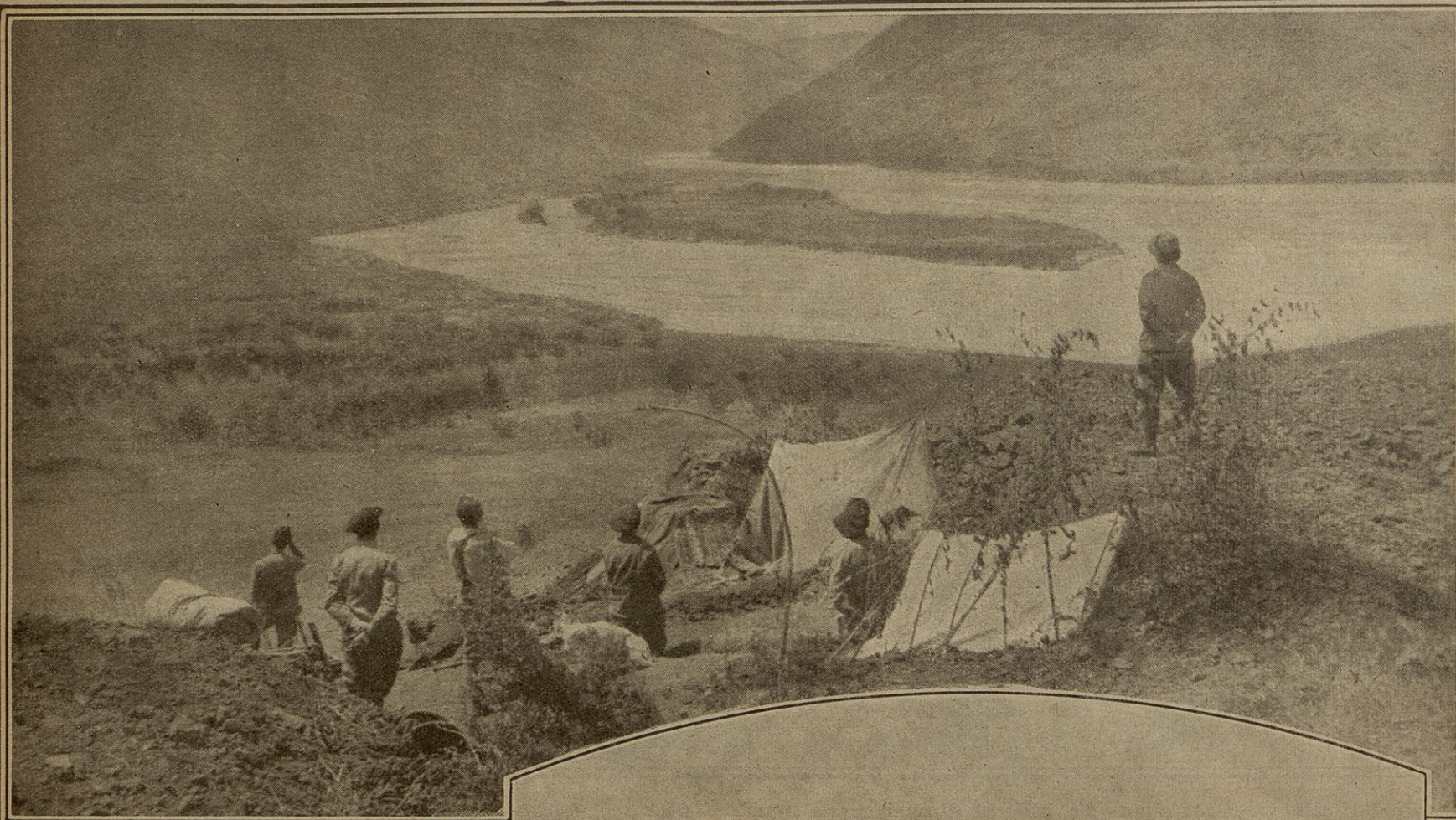


Près de Maurepas : une compagnie française se rendant aux tranchées. Cette région était un des boulevards naturels de Comblès, que nous et nos alliés venons d'enlever si brillamment ; c'est une succession de ravins assez profonds que les Allemands avaient aménagés en y creusant des abris pour eux et pour leurs mitrailleuses, et où les plissements de terrain favorisaient le secret des déplacements de troupes. Elle est maintenant tout entière en notre pouvoir.

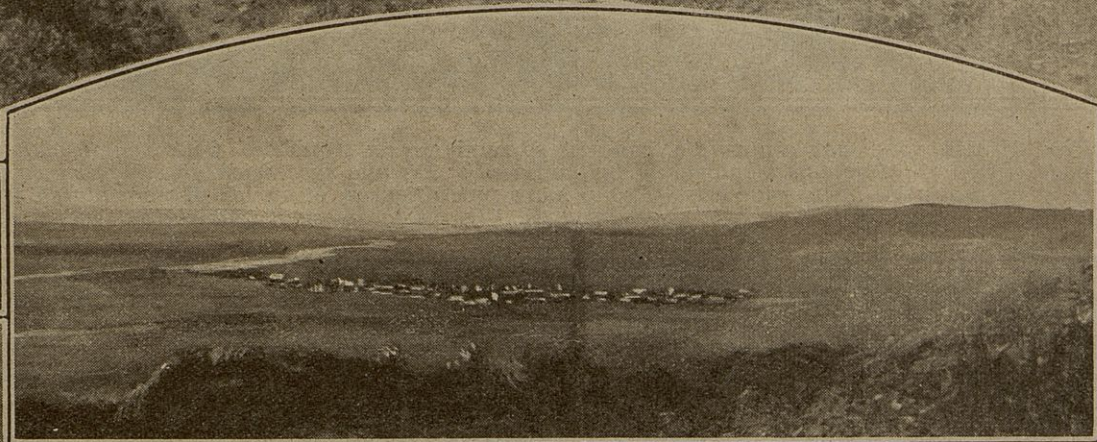


Des fantassins français revenant des tranchées croisent de l'artillerie britannique qui se rend aux premières lignes. A la limite de leurs zones respectives d'opérations, Français et Anglais se rencontrent ainsi fréquemment sur les chemins. Les uns vont à l'attaque, les autres en reviennent. On échange au passage des plaisanteries que nos troupiers aussi bien que Tommy sont toujours prêts à décocher, des pronostics : « on les aura », ou des nouvelles : « on les a eus ».

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE



Vue du Vardar, au défilé des Tsiganes. Quelques-uns de nos chasseurs campent là en poste avancé pour surveiller la vallée.



Rive droite du Vardar : Défilé dans les contreforts du Néglen, que nos troupes durent franchir pour s'emparer des villages de Najadag et de Ljumnica. Ne croirait-on pas, à voir les ravins où cheminent nos soldats, qu'ils vont faire la guerre dans l'Enfer du Dante ? Dans le médaillon : Matchukovo, sur la rive gauche du Vardar, village qui fut enlevé par les troupes britanniques le 15 septembre.

L'ARCHIDUC SANGLANT

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE XII

R. I. U. O.

Après l'épouvantable cri de femme, ce fut une détonation sèche, puis le silence, un court silence pendant lequel Jean de Toscane et ses compagnons sentirent au-dessus d'eux passer la mort.

Tous debout, pressés devant la porte que barrait l'archiduc Jean, ils voyaient, au delà, l'escalier éclairé en haut duquel... Et ils attendaient, livides ou congestionnés, la sueur au front, les mains tremblantes ; ils attendaient tous, les deux généraux, le fonctionnaire de la Police et celui des Finances, les quatre hauts seigneurs de la cour, le comte Hoyos, le prince Philippe de Cobourg, l'archiduc Jean de Toscane ; ils attendaient le tumulte qui devait changer l'ordre de la succession au trône d'Autriche-Hongrie... car aucun d'eux ne doutait que Rodolphe serait tué. Mais comment ? et par qui ?... Quelle serait la main qui accomplirait le formidable meurtre ?...

Le tumulte se produisit.

Une détonation, et une autre... De violents cris d'hommes, des invectives furieuses... Un fracas de meubles renversés... Des souffles... des halètements... Et brusquement un appel désespéré :

— A moi ! à moi ! Toscane !... Cobourg !...

Au bas de l'escalier, Jean de Toscane ne bougea pas, raide, impassible et glacé. Affaissé sur une chaise, à côté du groupe des autres chasseurs, Philippe de Cobourg parut ne pas entendre...

Que s'était-il passé ? Que se passait-il là-haut ?...

Voici :

Le drame fut rapide et brutal.

De quelques marches dans l'escalier, de quelques pas dans le couloir coupant en deux la longueur de l'étage, Rodolphe précédait l'inconnu et Miguel de Bragance.

Tous les trois virent en même temps Marie apparaître soudain sur le seuil d'une porte ouverte. Elle était en robe de nuit, toute blanche, et les cheveux flottants.

— Garde-toi, Marie ! cria de nouveau Miguel de Bragance.

Mais, déjà, Rodolphe était sur elle, revolver au poing. Il l'empoigna de sa main libre, la poussa, la porta devant lui, proférant sans discontinuer des insultes et des menaces féroces.

Dans la chambre, il déchira d'un coup la vaporreuse robe de soie et de dentelles, et ce fut un corps tout nu qu'il jeta sur le divan. Et, la bouche ouverte, les dents luisantes, il se penchait vers ce corps qui lui avait menti pour le mordre, le déchirer... Terrorisée, désespérée par l'expression du visage féroce, Marie cria... Et Rodolphe perçut derrière lui l'entrée de quelqu'un dans la chambre. Son instinct de la conservation fut plus fort que sa rage de tortionnaire. Il se dressa, tendit son bras armé, le revolver braqué sur la tête de Marie, et, à bout portant, il fit feu...

Puis, brusque, il se retourna.

A deux pas devant lui, l'inconnu et Miguel de Bragance étaient comme médusés, les yeux fixés sur la tempe gauche de Marie, d'où coulait un filet de sang. Ce fut l'instant du silence...

Mais, Rodolphe ayant levé la main droite, l'inconnu et Miguel bondirent... Heurté, bousculé, renversé, Rodolphe tira deux fois. Les balles se perdirent...

Il entendit l'inconnu prononcer :

— Miguel, écarte-toi... J'ai le droit, plus que toi, de le tuer, Je suis son frère !...

— C'est juste ! fit Miguel, haletant.

Et le duc de Bragance, reculant de quelques pas croisa les bras et regarda la lutte.

Presque tout de suite, l'homme désarma l'archiduc. Il jeta le revolver, se dégagea d'un coup de reins, fit un saut en arrière. Et, vivement, il dégrafa son capuchon.

— Il faut que tu me vois avant de mourir ! gronda-t-il d'une voix rapide et rauque. Rodolphe, je suis ton frère ! Je suis le fils incestueux de ton père et de sa...

Il n'acheva pas. Fou de colère, de rage, de peur, Rodolphe hurlait :

— A moi ! à moi ! Toscane !... Cobourg !...

Et la haine consanguine, qui, jadis, précipita l'un contre l'autre Thyeste et Atrée, fit bondir Rodolphe contre le bâtard. D'un même mouvement, ils se saisirent à la gorge, s'échappèrent aussitôt, reculèrent, pour prendre un nouvel élan.

Sur une petite table, au fond de la chambre, se dressaient plusieurs bouteilles, entre des plats, des couverts, des assiettes, des coupes de fruits. Le Bâtard

s'empara d'une bouteille. Elle était de vin de Champagne, massive et pesante. Rodolphe ramassa son revolver. Mais comme il se redressait, la bouteille fut abattue avec une violence terrible. Le crâne s'ouvrit, fracassé. Des flots de sang jaillirent. Rodolphe tituba, jetant du sang partout. Et il tomba lourdement...

La Bâtard lâcha la bouteille, recula, regarda le cadavre pendant quelques secondes.

Puis il releva la tête et fixa longuement ses yeux calmes sur Miguel de Bragance impassible.

— Je m'en vais ! dit-il avec douceur.

— Oui, va-t-en ! fit Miguel de sa voix indifférente et froide.

Le Bâtard marcha vers une fenêtre. Il dut passer devant le corps de Marie Vetsera. Sans s'arrêter, il trempa l'index de sa main droite dans le sang de Marie, et, avec ce doigt ensanglanté, il fit sur son propre front le signe de la croix...

Miguel resta jusqu'à ce que l'homme eût disparu par la fenêtre.

Puis, tournant le dos aux cadavres, il sortit de la chambre et descendit.

Ce fut le comte Hoyos qui se chargea d'aller annon-



cer à l'impératrice Elisabeth la mort de son fils ; et l'impératrice elle-même communiqua la tragique nouvelle à l'Empereur, son mari et père de Rodolphe. La version officielle, imposée par Jean de Toscane et Miguel de Bragance aux témoins de Meyerling et racontée publiquement par le comte Hoyos, fut que, dans un accès de fièvre chaude, le prince héritier s'était suicidé, et que Marie Vetsera, plutôt que de survivre à l'homme qu'elle aimait, l'avait volontairement suivi dans la mort.

Mais les gardes-chasse de Meyerling parlèrent à mots couverts de ce qu'ils avaient entendu, qui était peu, et de ce qu'ils avaient vu, qui n'était presque rien. Cela suffit pour que mille versions du drame fussent créées — car personne n'accepta la version officielle.

Les récits les plus répandus sont le développement des thèmes suivants : le prince héritier aurait été tué par un garde, dont naguère il avait « perdu » la fille, et Marie se serait suicidée de désespoir ; — jaloux, le prince de Bragance, surprenant Rodolphe et Marie en « flagrant » amour, aurait tué Marie d'un coup de revolver et le prince d'un coup de chaise ; — Marie aurait tiré sur Rodolphe parce qu'il voulait rompre avec elle, et elle se serait suicidée ; — Rodolphe, ivre, aurait voulu mêler Marie à une scène de débauche ; sur son refus, il l'aurait abattue, et les seigneurs présents, affolés, auraient massacré Rodolphe ; — Rodolphe « était le frère de Marie » ; il l'aurait tuée et se serait suicidé, à la découverte de cette parenté ; — les oncles de Marie auraient immolé l'archiduc pour venger l'honneur de leur nièce, et leur nièce, plus soucieuse d'amour que d'honneur, se serait suicidée. L'on connaît maintenant la valeur de toutes ces

versions. Elles ont toutefois le mérite de montrer que l'esprit public, qui les a inventées, avait un sens assez précis de l'immoralité criminelle des Habsbourg...

Deux jours après le drame, la comtesse Larisch, que les nouvellistes des salons et les intrigantes de la Cour accusaient d'avoir favorisé le rapprochement et les amours de Rodolphe et de Marie, se préparait à quitter Vienne, désespérée de ne pouvoir obtenir de l'Impératrice une entrevue qui lui permettrait de se disculper et de préciser le rôle qu'elle avait joué dans la tragédie, lorsqu'elle reçut le billet suivant :

Si vous n'avez pas peur, et si vous tenez à être fidèle à la parole donnée au mort, apportez ce que vous savez, ce soir, à dix heures et demie, à la promenade publique, entre le Schwarzenberg et la Heugasse. Soyez discrète, il y va de l'honneur de sa mémoire.

R. I. U. O.

« Il était tard, raconte la comtesse Larisch, je vêtis le manteau de Jenny et couvris ma toque de fourrure d'un voile épais. Je pris sous mon bras le coffret mystérieux, et, très nerveuse, je rassemblai tout mon courage. Jenny avait amené le fiacre à l'entrée de service. Je descendis en hâte.

« Une nuit froide et brumeuse favorisait mon incognito. J'ordonnai au cocher de s'arrêter à la Schwarzenberg-Platz, puis de stationner à l'angle du rond-point, devant la pharmacie. Mes genoux tremblaient quand je descendis, serrant convulsivement le précieux coffret. Je passai le pont. Tout de suite, à ma droite, se trouvait la petite promenade bordée d'arbres où le mandataire de Rodolphe me donnait rendez-vous.

« L'endroit était lugubre et absolument désert à cette heure de la nuit. Un haut réverbère dardait à travers la brume sa lumière pâle ; je demeurai dans cette raie lumineuse, qui me donnait une impression de sécurité relative, et j'attendis pendant un temps qui me parut interminable. Tout à coup, des pas brèves et saccadés résonnèrent dans le silence ; un homme vint à moi. Il portait un manteau styrien, un chapeau de feutre. Je fus prise d'une peur soudaine et j'eus envie de me sauver.

« Le passant me dévisagea et dit, tranquillement, en soulevant à peine son chapeau :

« — La comtesse Larisch ?

« — Que voulez-vous ? murmurai-je en continuant à marcher.

« Mon interlocuteur fit un pas en avant et chuchota :

« — Rodolphe !...

« Je m'arrêtai net.

« — Vous avez reçu ma lettre ? demanda l'inconnu.

« — Oui, j'ai reçu une lettre, mais ce n'est pas tout...

« — Ah ! fit-il, je comprends... R. I. U. O.

« Je sortis aussitôt le coffret de dessous mon manteau et je l'offris à l'inconnu. »

FIN

Cet inconnu était l'archiduc Jean de Toscane. Le surlendemain, il quittait Vienne mystérieusement. On sut peu après qu'il voyageait en Italie sous le nom de Jean Orth. Puis il disparut. Partie on ne sait d'où, l'histoire de son naufrage et de sa mort a fait le tour du monde. Mais Jean de Toscane vit. Si un jour s'effectue le démembrement de l'empire austro-hongrois, peut-être le reverra-t-on. Et nul n'apprendra sa « résurrection » avec plus d'intérêt qu'un moine, de qui la main droite est amputée du pouce, et qui remplit les fonctions lugubres de *veilleur des morts* dans l'abbaye bénédictine du Mont-Cassin.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication de

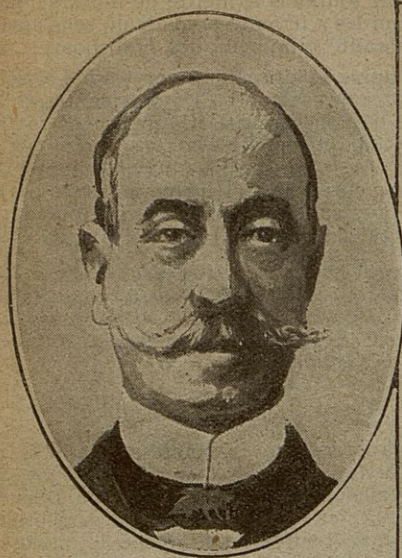
FELLOW

Roman inédit

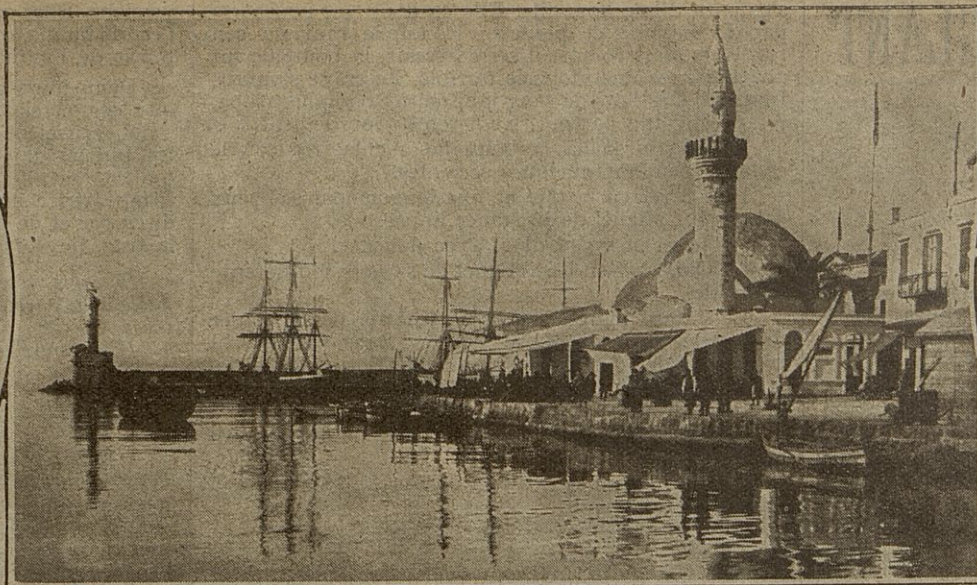
par Georges LE FAURE

L'auteur de *Chuchuniou* qui eut un si grand succès auprès des lecteurs du PAYS DE FRANCE.

Dans Fellow, GEORGES LE FAURE, au milieu d'épisodes particulièrement dramatiques, nous révèle une intrigue de l'Allemagne pour attenter à l'indépendance d'un petit peuple ; les manœuvres ennemies sont déjouées, au péril de sa vie, par le héros du roman : une idylle d'amour ajoute une note touchante et gracieuse au drame qui fait le sujet du nouveau roman de GEORGES LE FAURE.



L'AMIRAL COUNDOURIOTIS



Le port de La Canée où M. Venizelos s'est retiré avec ses amis pour organiser le mouvement nationaliste hellène.



LE GÉNÉRAL MOSCHOPOULOS

SUR LE FRONT ORIENTAL

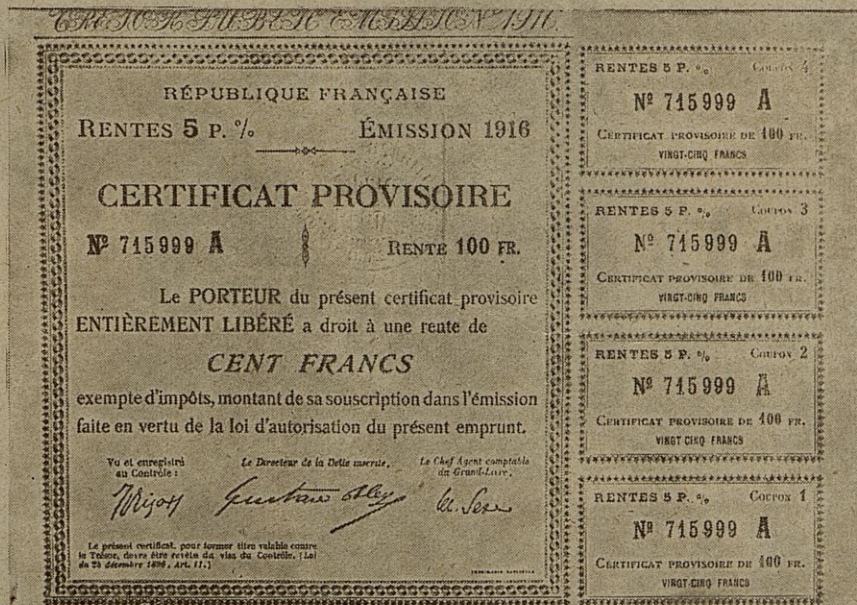
FRONT RUSSE. — Depuis le 21 septembre, il ne nous est pas venu de nouvelle sensationnelle du front russe. Cependant nos alliés n'ont pas cessé, soit de progresser légèrement dans certaines directions, soit, ailleurs, d'user l'ennemi en le contre-attaquant sans répit, ou en repoussant ses propres tentatives de réaction. En fait, les combats, du centre de leur ligne à la frontière de Roumanie, sont incessants. On se bat toujours pour la possession de Halicz dont nous avons dit qu'elle serait défendue avec toutes les ressources possibles.

FRONT ROUMAIN. — En Transylvanie, nos alliés sont en progression dans la région au sud-ouest de Dornavatra et des monts Kaliman, à l'est de Sibiu et dans la vallée du Jiu. Ils sont actuellement maîtres de plus du quart de la Transylvanie. Leur front se rapproche de la corde de l'arc qu'il dessinait au début des hostilités. En Dobroudja, nous les avons laissés en face des forces bulgare-germano-turques qu'ils venaient de battre avec le concours des Russes. L'ennemi s'est immobilisé à plus de 20 kilomètres au sud de la voie ferrée Bucarest-Constantza : il est impuissant à renouveler son effort. Mackensen n'aurait là que 130 bataillons, dont 10 turcs, 5 allemands et le reste de milices bulgares. Du côté de nos alliés, la situation est meilleure : d'autant que le réservoir russe permettrait au besoin de renouveler indéfiniment leurs effectifs.

FRONT DE MACÉDOINE. — Les Bulgares essaient maintenant, sur des positions exceptionnellement favorables, de résister à notre poussée; ils sont cependant contraints de nous abandonner çà et là du terrain. Le 24, les Serbes avaient progressé au nord-ouest du Kaïmaktchalan. Les troupes britanniques sur le front de la Strouma avaient passé cette rivière et occupé Jenmina, puis chassé les Bulgares jusqu'à Karadzkoï-Bula. Le 25, toute l'aile gauche de notre ligne était en progression. Les Serbes abordaient la crête frontière au nord de

Krusograd; les Français enlevaient les premières maisons de Petorak, au nord-est de Florina; à l'ouest de cette ville, les Russes emportaient d'assaut la cote 916 puissamment organisée. Du 21 au 27, les contre-attaques bulgares dans tous les secteurs, mais en particulier sur Florina et le Kaïmaktchalan, sont quotidiennes; quoique menées vigoureusement, elles sont sans exception repoussées.

ÉVÉNEMENTS DE GRÈCE. — La Grèce est le théâtre d'événements politiques que leur connexité avec notre situation en Macédoine nous oblige à enregistrer. M. Venizelos, le grand homme d'Etat et patriote hellène, ne voulant pas supporter plus longtemps le spectacle de la spoliation par les Bulgares de son pays, qu'il voit d'ailleurs pencher vers sa ruine, s'est décidé à prendre la tête du mouvement nationaliste qui agite la population et l'armée. Quittant Athènes avec l'amiral Coundouriotis, des généraux, des officiers et nombre de personnalités, il s'est rendu en Crète pour y travailler à l'organisation de la défense nationale, sans attenter au pouvoir légal. La population crétoise, celle de toutes les îles, a adhéré au mouvement.



Fac-simile du certificat délivré aux souscripteurs de l'emprunt du 5 octobre dont le montant nous aidera à triompher de l'ennemi.

NOTRE PRIME

AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffit d'envoyer au "PAYS DE FRANCE", avec la photographie à reproduire, six bons-primés encartés, à raison d'un par semaine, dans cet illustré, en y joignant un mandat de 4 fr. 95 pour tous frais.

L'insertion des bons est faite successivement par réseau. (Les séries en cours concernent les lecteurs des réseaux Montparnasse et Orléans.)

Ce qu'il faut lire et conserver

UN ROYAUME EN EXIL

(La Belgique du dehors)

Cet ouvrage, paraissant en fascicules mensuels de 32 pages, constituera à proprement parler

L'Histoire de la Belgique pendant la Guerre

illustrée par les documents du Service photographique de l'armée belge

Prix de chaque fascicule mensuel... 1 fr.

Le premier fascicule, contenant 68 photographies, est en vente, dès maintenant, 6, boulevard Poissonnière. (Envoi franco contre 1 fr. 15.)

Le commander dans tous les kiosques et librairies.

VIENT DE PARAÎTRE

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par "LE PAYS DE FRANCE"

56 cartes en 2 couleurs sur la guerre 1 fr.

CET ATLAS CONTIENT

LES CARTES RÉCENTES & DÉTAILLÉES DE TOUS LES FRONTS SUR TOUS LES THÉÂTRES DE LA GUERRE

Pour se le procurer, il suffit d'en faire la demande à son marchand de journaux. Il est également mis en vente au "PAYS DE FRANCE", 6, b^d Poissonnière, Paris.

ENVOI FRANCO CONTRE 1.15

ÉDITION DE LUXE imprimée sur papier simili japon : 2.50

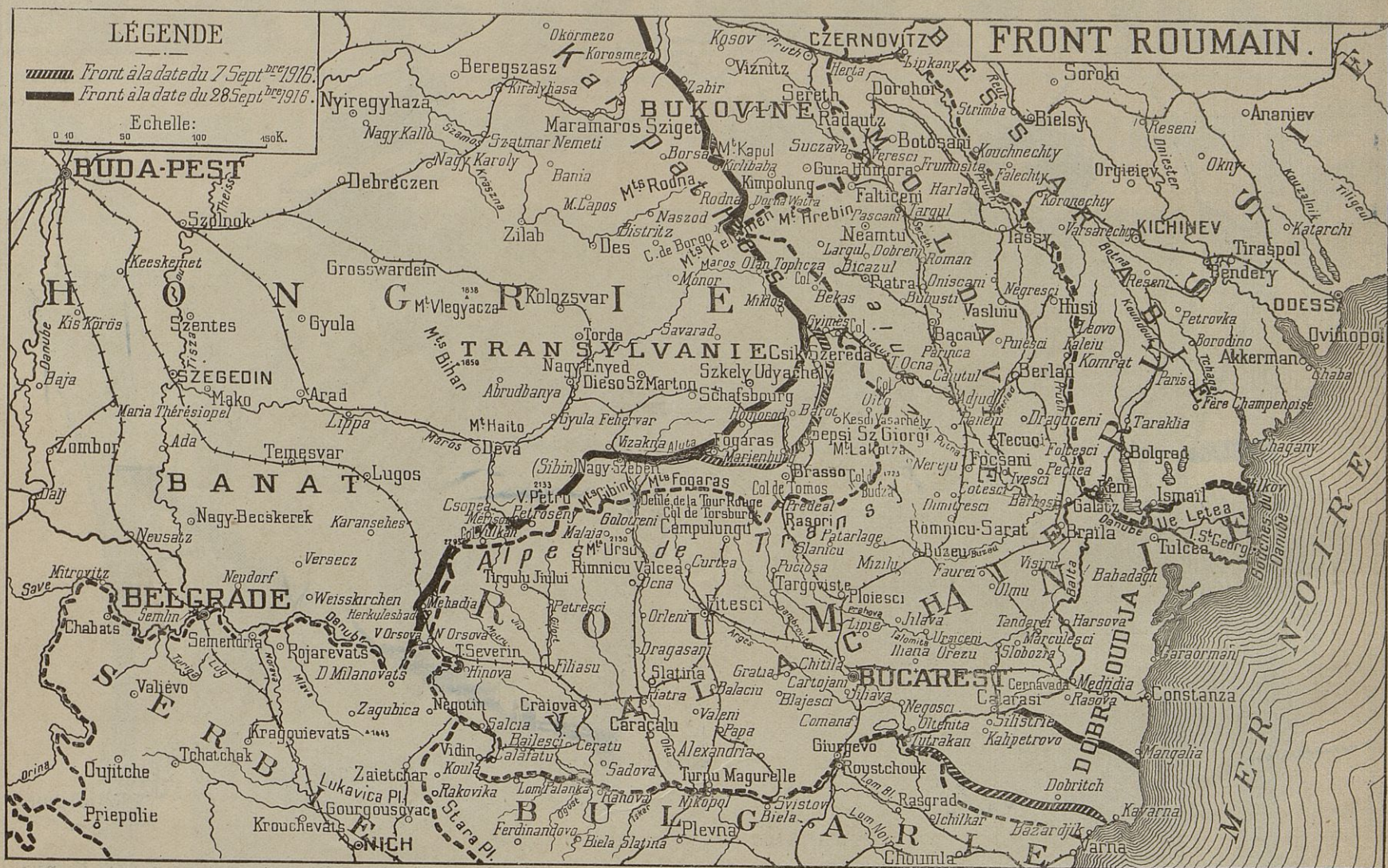
ENVOI FRANCO CONTRE 2.65

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

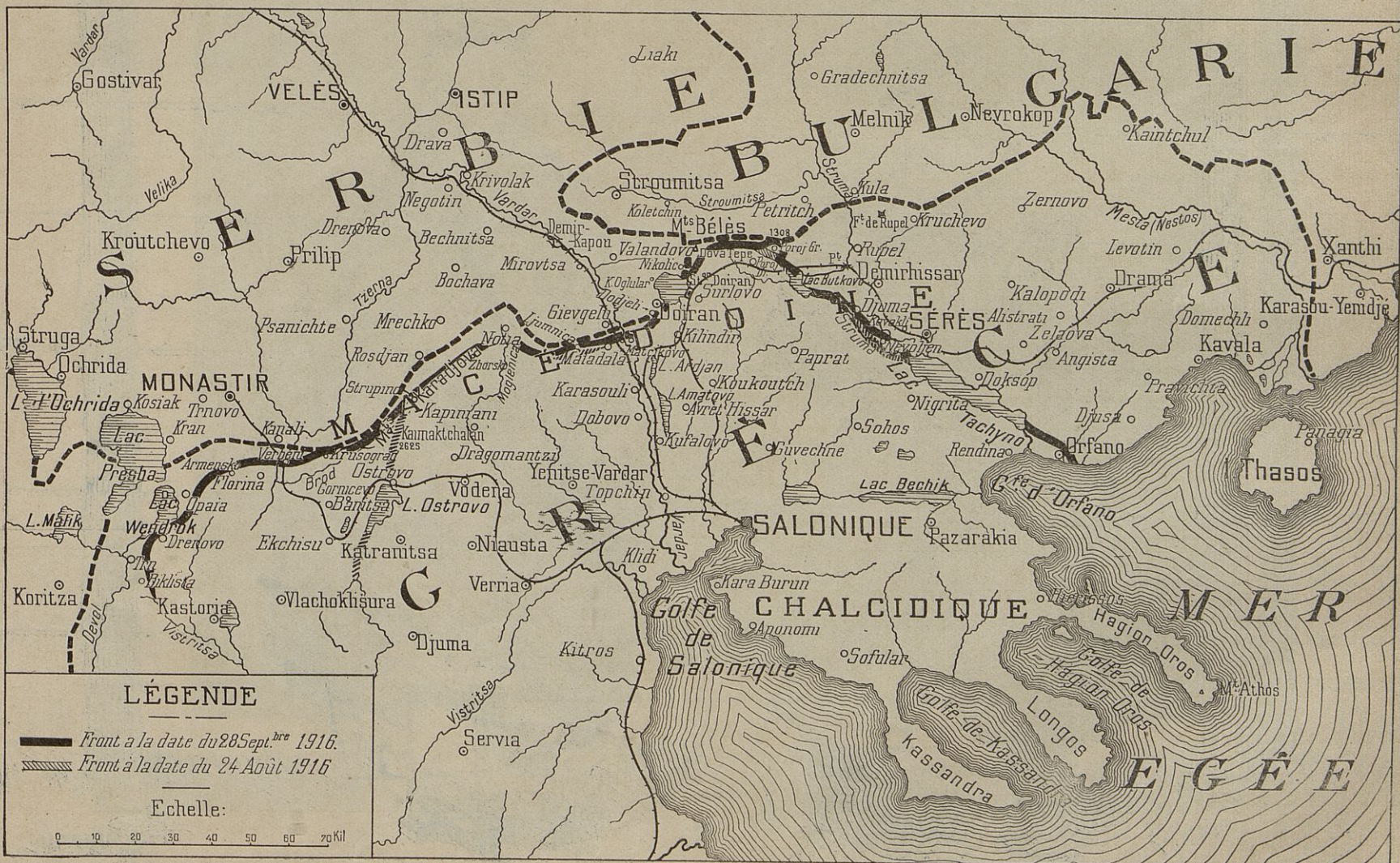
La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 102, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 9 et représentant : « Un dépôt d'obus dans la Somme ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LES OPÉRATIONS DANS LES BALKANS



La Guerre en Caricatures



PRÉCISIONS, par ALBERT GUILLAUME

— Attendez voir un peu... Pour vous dire le mois et l'année, faudra revenir la semaine prochaine ; mais, pour vos dix francs, je peux déjà vous dire que la guerre finira un mardi ou un jeudi...



HERR PROFESSOR EST PRISONNIER, par ALBERT GUILLAUME

— Eh ben ! mon vieux Fritz, c'est sûrement pas toi qui trouveras le « beurre à couper le fil » ... barbelé...